

velle à passé en passera une autre !... Va dire à Mme de Pervenchère que tout est prêt, que demain nous partirons.

—Occupe-toi des derniers préparatifs... Que nous ne manquions de rien... Tu sais comme j'ai l'estomac faible et...

—Et le cœur sensible ! interrompit Montaignon en ricanant.

—Je t'en prie, ne plaisante pas en ce moment... Je me sens vraiment inquiet, nerveux...

—Le grand air te fera du bien ; tu manques d'exercice, tu engraisces immodérément ; huit jours à dos de chameau, et tu seras aussi svelte que moi...

Montaignon se serra les côtes en prenant des airs vainqueurs.

Gaston de Pervenchère le quitta en haussant les épaules.

Le cynisme de Montaignon l'épouvantait.

Avec une sorte de joie orgueilleuse, il rappelait à son complice leurs crimes passés.

Il lui en proposait un autre, un autre plus épouvantable encore.

Assassiner Blanche !

Il se chargeait de cette besogne monstrueuse !

Montaignon ne semblait pas douter qu'un jour viendrait où lui, Gaston, lui demanderait ce nouveau meurtre !

Cette éventualité terrible était prévue par lui !

Il en parlait même comme d'un dénouement inéluctable, seulement incertain quant à la date ; dans un mois, un an peut-être, Montaignon était prêt !

Que Gaston dise un mot, un seul mot, et Blanche, qu'il aimait, serait, comme Renaud, précipitée dans le néant !

—Non, jamais il n'ordonnerait ce nouveau crime !

Et, cependant, sa pensée demeurait, pour ainsi dire, en arrêt sur cette proie nouvelle !

—Blanche m'aimera... Elle sera à moi, j'oublierai dans ses bras mes remords !... Avec la fortune de Renaud, je lui ferai une vie de luxe et de triomphes dont je jouirai !

Et Gaston de Pervenchère rêvait à ces fêtes ; puis, songeant à un refus possible de sa belle-sœur d'accepter son amour, les affreuses paroles de Montaignon résonnaient de nouveau à son oreille, le sang bouillonnait dans ses veines ; frissonnant, il se demandait :

—En arriverais-je là ?... Non, assez de sang, assez de crimes !

La caravane partit pour El-Goléa.

Trente Chambâs l'escortaient.

Le chef qui la dirigeait la conduisit d'abord à Ouargla par Tougourt.

C'était à peu près la route parcourue dix-huit ans auparavant par Renaud de Pervenchère.

Un interprète aux ordres de Blanche, dans chaque village, s'informait auprès des indigènes, essayait d'obtenir d'eux des renseignements : avaient-ils entendu parler d'un chef blanc nommé Sidi Renaud ?

Connaissaient-ils un des leurs qui eût fait partie de l'escorte ?

Les Arabes n'avaient nul souvenir de cette mission conduite par un chef blanc du nom de Sidi Renaud et massacrée tout entière par les Chambâs.

On arriva à Laghouat. On était en pays Chambâ. Il devenait inutile de questionner,

Eussent-ils su quelque chose, que les indigènes se serait tu.

Après s'être reposée pendant deux jours, la caravane quitta l'oasis.

Après une petite journée de marche, on atteignit Ras Chaab où l'on campa.

Le lendemain matin, les voyageurs traversèrent un vaste plateau de *chikh* ou armoise blanche.

L'armoise blanche est d'un grand usage dans le Sahara ; on mêle sa fleur au café et au thé, on en met dans le tabac.

Sur le plateau paissaient de nombreux troupeaux de moutons, de chameaux, d'ânes et de chevaux.

Près de cet endroit était un douar formé de douze tentes.

Le chef de ce douar, un grand vieillard à barbe blanche, debout devant sa tente, appuyé sur un long bâton, surveillait ses troupeaux et ses bergers.

Il salua les voyageurs et leur offrit l'hospitalité.

Blanche de Pervenchère accepta.

Le chef la fit entrer dans sa tente avec Gaston et Montaignon. Il les installa tous trois sur des tapis moelleux, sortit et reparut bientôt tenant à la main une aiguière en cuivre doré remplie d'eau tiède, pour les ablutions.

Il leur fit ensuite servir du café exquis après y avoir trempé ses lèvres, ainsi que l'exige le cérémonial arabe ; le poison a joué un rôle dans le monde musulman, et goûter à la boisson avant son hôte est lui prouver qu'elle n'est pas empoisonnée.

Des négresses vinrent servir le repas composé d'un mouton rôti, de couscous et de galettes cuites sous la cendre. Comme boisson, du lait de chamelle.

—Bon vieillard, demanda Blanche au chef de la tente, avez-vous entendu parler d'un chef blanc que les Arabes nommaient Sidi Renaud ?

—Oui, je le crois, il y a bien longtemps de cela ?

—Il y a dix-huit ans.

—Oui, en effet ; ce chef a été massacré par son escorte de Touareg sur le plateau du Monydir ; mon ami le caïd d'El-Goléa m'a jadis conté cette histoire,

—Est-ce que le caïd d'El-Goléa a été témoin du massacre ?

—Non, madame, le caïd Ben Diflar n'y assistait pas ; il apprit la chose par son fils Ben Rabbah.

—Ce Ben Rabbah a-t-il assisté au drame ?

—Oui, madame, Ben Rabbah était le chef d'une escorte de Chambâs ; ceux-ci, gagnés par l'or des Touareg ou par des menaces, s'enfuirent, à l'exception de cinq ou six parmi lesquels Ben Rabbah, demeuré fidèle à Sidi Renaud.

—Est-ce que ce Chambâ a été tué ?

—Non, madame, il a pu échapper aux Touareg.

—Vit-il encore ? demanda Blanche vivement.

—Oui, madame, Dieu a conservé les jours de Ben Rabbah.

—Pourrai-je le voir ? Où demeure-t-il ?

—Madame, Ben Rabbah n'est pas un homme sédentaire, c'est un nomade, il voyage avec ses troupeaux ou conduit des caravanes de voyageurs ; Ben Rabbah est habile et fidèle ; tous ceux qui vont du Tell à Tombouctou le savent et se font guider par lui.

—Ai-je néanmoins chance de le rencontrer à El-Goléa ?

—Je ne le crois pas ; en cette saison, il fait paître ses nombreux troupeaux dans le Sahara, — car Dieu a béni Ben Rabbah, son serviteur, — ou il escorte des marchands.

—Bon vieillard, ne pourrai-je voir son père, le caïd Ben Diflar ?

—Le caïd Ben Diflar est mon ami, répondit évasivement l'Arabe.

Il ne connaissait pas celle qui l'interrogeait et en laquelle, malgré le costume arabe qu'elle portait, il reconnaissait une chrétienne.

Devait-il lui donner les renseignements qu'elle demandait ?... Dans quelle intention l'interrogeait-elle ?

Pourquoi voulait-elle voir Ben Diflar ?

Quelle était cette femme ?

Telles étaient les pensées qui se présentaient à l'esprit du vieillard.

Les Arabes sont habituellement méfiants ; la longue expérience d'une vie passée dans le désert augmentait encore ce sentiment naturel, instinctif chez l'interlocuteur de Blanche.

Cependant, la politesse arabe ne permettant pas de questionner son hôte, le vieillard réfléchissait.

Blanche devina ses pensées.

—Je suis la femme du chef blanc assassiné par les Touareg. Je me nomme Blanche de Pervenchère. Je suis venue dans le Sahara pour tenter de découvrir les restes de celui qui fut mon seigneur.

—“ Vieillard, je vous en prie, aidez-moi dans cette tâche sacrée, et Dieu répandra ses bénédictions sur vous et sur vos enfants.

—Que puis-je faire pour vous aider, madame ?

—Dites-moi ce que vous savez... Je ne viens pas parmi vous animée de sentiments de vengeance, je ne songe pas à rechercher les coupables et à demander que justice soit faite ; non, le Dieu auquel je crois recommande le pardon, je pardonne à ceux qui ont versé le sang de mon mari et de ses compagnons.

—“ Je viens, bon vieillard, dans l'espoir que je retrouverai les restes de celui qui n'est plus et que sa chère dépouille reposera dans la terre de France !

L'Arabe fut touché par cette prière, par la beauté de la jeune femme, par la douceur de sa voix.

Car Blanche de Pervenchère, pour causer avec lui, ne se servait pas d'interprète ; elle avait étudié la langue arabe durant plusieurs années, elle pouvait s'exprimer avec clarté, avec éloquence même.

Le vieillard se recueillit quelques instants.

—Madame, dit-il enfin, évitez les Touareg du Nord et tâchez de rejoindre le Chambâ Ben Rabbah.

—“ Il n'est pas en ce moment à El-Goléa, mais...

—Vous savez de quel côté il s'est dirigé ? interrompit Blanche en prenant les mains du vieillard dans les siennes.

Il jeta sur la jeune femme un long regard :

—Je crois le savoir, répondit-il enfin.

—Je vous prie, au nom du Dieu puissant et miséricordieux, de me l'apprendre !

L'Arabe regarda Gaston et Montaignon.

Son noir regard exprima la défiance.

Blanche ne se trompa pas à cette expression :

—Oh ! vous pouvez parler devant eux ; ils aimaient mon mari et l'accompagnaient lorsque les Touareg ont assassiné la mission.

Le vieillard se leva soudain.

Son brun visage se creusa. Ses yeux étincelèrent.

—Ils étaient ses amis !... Ceux-là étaient avec lui !... Et ils ne sont pas morts ainsi que leur ami !

Gaston de Pervenchère et Montaignon se regardèrent l'un l'autre, ils se virent trembler et pâlir.

Montaignon se remit le premier de son trouble ; il expliqua que, lors du crime, la maladie clouait Gaston sur sa natte à El-Goléa ;